

SOEUR MARIA PLAUTILLA

Préalable

Cette petite biographie de peu de pages a le but de faire connaître, en grandes lignes, la personnalité de soeur Marie Plautilla, Petite Soeur Missionnaire de la Charité de la Congrégation de Don Orione dont la cause de Béatification a été introduite. D'autres monographies analogues de Don Sterpi, de Don Pensa, de Frère Ave Maria, de Don Cremaschi, de Don Goggi, et enfin du Chanoine Perduca; sont retenues important et nous voudrions les destiner aux jeunes, spécialement à ceux qui entrent dans nos maisons de formation en Madagascar et dans la Vice- Province Notre Dames d'Afrique - Côte d'Ivoire, Togo et Burkina Faso qui nous ont demandé des nouvelles sur les premiers collaborateurs du Père Fondateur, sur les religieux les plus significatifs originalement.

Nombreux confrères et consœurs ont suivi de façon exemplaire le passe de Don Orione à l'origine, dans des moments héroïques. Ce serait beau d'écrire tous. Mais cela sera impossible... nous voudrions nous limiter de rapporter quelques-uns. Parmi ces personnes citer ci-dessus, il nous semble convenable de parler de la petite sœur missionnaire de la Charité, qui a vécu sa brève existence ; au service des pauvres dans l'Institut du Paverano, dans le Petit Cottolengo de Don Orione de Gênes en Italie.

Les nouvelles ont été prises dans des différentes sources, mais principalement dans le livre: "Lumière de la Constellation de Don Orione", et de la biographie de la servante de Dieu, écrit par le Père Ignace Terzi, déjà Directeur Général des FDP.

On donne la traduction en langue française pour les destinataires mentionnés.

À Dieu, merci!

Deo gratias !

(P.Aldo Viti)

Introduction

Quand on parle de soeur Plautilla, on est obligé de parler de Don Orione, de son coeur du Père qui a voulu créer la branche féminine dans sa famille. Il l'a fondé dans l'humilité, dans l'amour à Dieu et aux pauvres. Soeur Maria Plautilla est une des fleurs plus évidentes et parfumées du charisme orioniste conjugué au féminin.

Certaines expressions de Don Orione, qui parlent souvent de ses filles comme de « pauvres déguenillées », ne nous doivent pas tiré en duperie.

Don Orione a aimé ses filles avec beaucoup de tendresse et de compréhension, même si, apparemment, parfois avec une manière dur et diligente.

Mais, si on parle de soeur Plautilla, on doit parler, en même temps, du Petit Cottolengo Génois, la première grande maison de charité jaillie d'une

grâce de la Sainte Vierge de la Garde, de la bienfaisance initiale d'une grande bienfaitrice, Madame Queirollo, et d'une foule de grands et petits bienfaiteurs de Gênes lesquels ont témoigné de la foi et de leur cœur si grand. Beaucoup de Génois ont été orienté vers cet Institut de charité par Don Orione.

Et puis: À propos du Paverano, au début c'est- à dire en 1933, lorsque les jeunes entrèrent au service de cette école d'entraînement des sœurs, une trentaine d'entre elles étaient jeunes postulantes, avec honnêteté de profession. Tout cela m'oblige de parler d'un groupe de dizaines et de dizaines de saintes soeurs qui, dans le silence, dans la pauvreté extrême, dans la fatigue, jour et nuit, ont sacrifié leur vie entre les murailles, dans la plus grande humilité.

Il serait beau de présenter l'histoire de chacune d'elles que Dieu seul connaît. Il n'est pas difficile d'en citer quelques-unes dont on pourrait écrire la vie. Nous les croyons dans le jardin des Petites soeurs, dans la gloire, à côté de leur saint Père Fondateur. Parmi elles nous choisissons la servante de Dieu Plautilla.

Mais, des nombreuses soeurs Plautilla ont vécu une semblable vie avec peu de *mont* Tabor et beaucoup de "*mont*" Calvaire. Ce sont des petites soeurs cachées dans la joie d'un martyre quotidien offert pour amour à Jésus, et qui ont servi les pauvres dont nous ne pouvons pas regarder sans sentir la...répugnance !

Avant que les structures publiques se déplaçassent pour se *montrer* sur ce secteur de l'assistance aux pauvres, la structure portante est fruit du travail des soeurs, des soeurs aspirantes. Ce sont elles qui s'occupaient de la cuisine, du vestiaire, du ménage, de l'assistance aux malades, jour et nuit. Ce sont elles qui pratiquaient la mendicité dans les marchés et devant les cimetières à la recherche des sous pour acheter le pain de chaque jour.

Dans chaque secteur on doit multiplier: cuisine pour 600-700 personnes; teinturerie pour 600-700, etc. Avec les moyens "*techniques*" de cette époque. Entre les 77 sœurs, dont un registre que nous consultons nous atteste la présence active au Petit Cottolengo, nous retrouvons des noms emblématiques de celles qui sont restées dans la mémoire:

Soeur Ancilla: elle travaillait la nuit. Elle visitait les pavillons et prêtait les services les plus humbles sans jamais dire non.

Soeur Carmela : occupée à suivre à peu près deux cents malades mentales qui descendaient chaque jour "*à la place*", (comme alors on appelait la grande cour intérieur), pour les faire remonter le soir dans une chambre immense où chacune choisissait leur propre lit. Elle apportait Quelques-unes là-haut sur ses épaules:

Soeur Anna et soeur Ada, une soeur boîteuse, l'aidaient.

Soeur Tertulliana qui fabriquait les matelas pour le Petit Cottolengo et pour toutes les maisons des oeuvres Orionistes de Gênes. En outre, la nuit, elle était disponible pour aller aider ou remplacer les préposées aux pavillons.

Soeur Gloria Patris, soeur Salus, soeur Emiliana chargeaient les cuisines: des cuisines énormes et toujours actives pour servir chaque jour les repas à certains

qui sont assistants, en plus les soeurs. Soeur Gloria était une grande brodeuse. Don Orione lui dit un jour: il faut que vous alliez broder dans...la cuisine. Soeur Emiliana avait beaucoup de soin des prêtres malades de TBC et souvent, de ceux qui étaient en crise.

Soeur Placida et soeur Guglielmina, à l'aide de "bonnes filles", chargeaient de la teinturerie: où il y avait des vieilles machines; elles recitaient les chapelets en continuation...avec les jeunes handicapées psychiques.

Soeur Ambrogina et soeur Emilie, quêtes à la porte des cimetières, aidé par *Giuseppa et Rina*, se mettaient exposer à la chaleur du soleil, à la pluie et au vent durant plusieurs heures dans la journée pour mendier.

Soeur Philippine, fixée à la maison de couture, où elles confectionnaient des vêtements, outre la broderie, et aussi des soutanes pour les prêtres des maisons de Gênes.

Soeur Bennata, s'occupait de la pharmacie, elle préparait les médicaments selon les indications du Chef de clinique le Prof. Isola.

Soeur Bartolomea, la soeur des «*fillettes du pavillon des Anges Gardiens*» qu'elle assistait avec beaucoup de patience, en laissant en même temps le parfum d'une intense vie de prière.

Soeur Anna Nardi, aujourd'hui âgée de quatre-vingt-douze ans, déjà copine de soeur Plautilla et compagne du travail...la première continua le service dans les différents pavillons après la sainte morte de la dernière.

Soeur Placide et soeur Guglielmina à l'aide des bonnes filles qui travaillaient à la teinturerie dont tout se faisait à main. En plus, elles s'occupaient aussi du poulailler et de l'élevage des cochons.

Soeur Teofila, à l'aide des petites orphelines, faisait la cordonnière en construisant des sandales et sabots avec des feuilles de maïs.

Et que dire des différentes supérieures, parmi elles soeur Innocenza, une soeur "dure" en certain moment, mais douée beaucoup de patience et tant d'équilibre.

Nous pouvons nous arrêter jusqu'ici pour ne pas faire...un livre, ou mieux une récolte pour bibliothèque.

Le Seigneur le sait et - comme Don Orione enseignait – Deo gratias-à Dieu merci!

Il ne faut pas oublier que, avant il n'y avait pas la possibilité économique d'assumer aux laïques certains travaux comme aujourd'hui ; pendant presque cinquante ans, tout l'engagement était sur les épaules des sœurs.

Les prêtres s'occupaient de la direction, de l'économie et de l'animation spirituelle.

Mais à la barre étaient les sœurs. Ce sont elles qui ont soutenu le Cottolengo avec le travail assidu, la prière, les chapelets en continuité, les cent et cent gestes de charité vers les plus pauvres des filles, handicapées psychiques et même physique, indigentes de tout: des pauvres créatures idiotes dont la plupart devaient être assistées, lavées plusieurs fois par jour. On devait les faire manger par la cuillère, faire sourire, raviver par la coupe des cheveux.

Et puis, toujours et encore aujourd'hui la « laus perennis » -la louange perpétuelle-, la messe quotidienne, le chapelet quotidien dans les pavillons, les chants à la Sainte Vierge, les petites processions liturgiques... Tout cela était apanage des sœurs. Mais, hélas! Aujourd'hui il ne reste que très petit nombre parmi ces sœurs.

Une infirmière, tout récemment, me confiait : *« je suis entrée dans le pavillon des sœurs. Quelle pauvreté! Le Cottolengo s'est doué de lits articulés avec des mécaniques particulières pour soulever les malades, selon la nécessité, des tables de nuit équipées, des armoires bien disposées et fonctionnelles et tout ce qui sert pour une hospitalité confortable et d'avant-garde.*

Et bien, les sœurs conservent l'ameublement de presque trente ans.

Le pavillon est réservé aux sœurs, il est équipé avec des vieux lits, des petites chambres en commun, des toilettes encore en batterie, des armoires de l'autre fois... »

La chapelle est là avec sa petite lumière du SS. Sacrement, la Sainte Vierge, Saint Giuseppe...

Celui qui écrit ces notes, a été admis dans le pavillon des sœurs pour en faire une description. Dans le cœur de l'été, dans le feu de la canicule... la supérieure, gentiment, m'offrit un beau verre d'eau fraîche, en s'excusant: « pardonnez-moi, mais nous les sœurs nous n'utilisons pas des boissons, d'orange ou autre... nous avons seulement de la bonne eau fraîche ! ».

C'est nécessaire de souligner cette chose. C'est seulement un signe, un index de la réalité. Il nous indique que sœur Plautilla brille comme une étoile de première grandeur. Mais des centaines d'autres étoiles, qui sont moins lumineuses et qui sont moins méritantes, ont éclairé avec des flammes de charité ce petit firmament d'authentiques humbles héroïnes. Oui, humbles comme des chiffons, comme don Orione les voulait.

Mais quels chiffons, mon Dieu !

DANS LE SIGNE DE L'HUMILITE

« Parmi mes sœurs, j'ai des authentiques saintes... » confia don Orione à un ami de Milan peu de jours avant sa mort :

Pour mieux comprendre la spiritualité de sœur Plautilla, il ne faut pas oublier le début de cette branche féminine, créée par Don Orione en 1915, ni les indications données par le Fondateur sur la formation, et le style de vie des sœurs.

Une fois commencée la Congrégation avec le petit collège du Saint Bernardino, en 1893, Don Orione, depuis des années, avait dans son cœur le vivant désir de donner à l'Église un Institut religieux féminin ayant un *but* éminemment ecclésial et papalin, exprimé *par* l'exercice de la charité.

Depuis des années il méditait aussi d'assurer la fidèle observance de tel programme avec l'émission d'un IV^o vœux de charité, en y mettant, comme mur de défense, l'amour et l'estime d'une vie vécue en humilité et simplicité.

Quelques récits peuvent nous éclairer sur les buts que Don Orione voulait poursuivre.

« Pour la vie et pour la mort, vous offrirez vous-mêmes à la Sainte Église de Rome. Et vous travaillerez, en tout ce que vous pourrez, en sanctifiant le travail et en vous sanctifiant dans le travail, car le travail est source de vertu, la diligence est facteur important de ferveur et de sainteté dans les maisons religieuses. Vous éviterez les commodités qui produisent le relâchement de l'esprit religieux, et vous ferez pénitence, vous tâcherez de vous humilier et vous renier vous-mêmes, de devenir les chiffons de la maison et de toutes vos autres consoeurs. Vous, vous aimerez entre vous, sans exception, comme le font en Paradis les Anges de Dieu. Vous serez indulgentes envers vous. Et vous offrirez tout bon exemple de charité en Jésus Christ Crucifix

... "Mes bonnes filles, soyez toujours simples, sincères, pour être devant Notre Seigneur comme il vous plaît d' être crue par les hommes. J'espère que vous toutes vous voulez être entièrement à Notre Seigneur. Vous voulez l'imiter dans sa vie de souffrance et de tribulations. Ne voulez-vous pas, faire la religieuse confortable, non, mais crucifiée avec Lui, remerciez-le chaque jour des grâces qu'il vous accorde et surtout de celle de la Sainte Vocation."

Pendant la guerre 1915-1918 plusieurs clercs allèrent en guerre. Un d'eux, même en se trouvant au front, il lui avait envoyé un offert, fruit de ses renoncements. Il lui écrivit: *"Tes 200 liras allèrent à la Communauté de Saint Bernardin, où se trouvent 30 sœurs. On a acheter beaucoup de pain"*.

Don Orione communiqua aux aspirantes de vouloir en envoyer quelques une pour faire un stage d'infirmière. Il avertissait: *"Mais entendons-nous bien, ne vous vexez pas, bonnes filles du Seigneur, ne venez pas au Probandat de rue Mirabello, faire le cou...tordu! La charité on doit l'exercer avec énergie et pas avec les grimaces... Là-bas il faudra préparer les repas, laver les plats; enfin, faire tout ce que fait une mère quand elle a des enfants malades; mais il faut de l'énergie! Vous devez être recueillies, modestes - surtout modestes -, mais aussi rapides!."*

Lorsque l'école maternelle s'ouvrit à Saint Sébastien Curone à peu de kms. de Tortona, les dispositions données par Don Orione à cette occasion, furent mémorables: *"Quand ces gueuses iront dans la nouvelle maison, je désire qu' elles y aillent après trois jours de jeûne à pain et eau. Je désire qu'elles y aillent déchaussées, en chantant le miserere; et en entrant, à genou! Pour baiser trois fois la terre, et qu'elles prennent la place la plus étroite et plus*

humble possible, pour laisser aux enfants et aux filles pauvres la partie la plus belle."

Il voulait que ses sœurs soient comme des grandes missionnaires:

*"Vous, vous appelez Missionnaires de la Charité. Non **petites** Missionnaires mais **grandes** Missionnaires parce que vous devez faire beaucoup de bien; pas petites, parce que je ne l'ai pas dit. Qui l'a ajouté a été quelque petite tête de sœur... Petites sœurs oui, mais grandes Missionnaires."*

À quelqu'un qui lui demandait quelque chose à propos des sœurs, il répondait: « Elles gagnent leur pain, bien qu'il est possible, par le travail: elles cousent les chiffons des Fils de la Divine Providence, épouillent les enfants, les lavent, préparent à manger et font...les chiffons dans la Petite Oeuvre de la Divine Providence."

A la maison paterno, quelqu'un avait parlé d'une sœur avec peu de respect.

Don Orione en fit une défense passionnée, en condamnant la manière que, parfois, elles étaient traitées :

"Aussi vers les soeurs il faut avoir une autre manière d'agir, de traiter, de parler et de commander. Il faut utiliser avec elles, et avec tout le monde, la même charité que j'ai recommandé. Ce sont des pauvres filles qui se sont consacrées au Seigneur. Elles ont eu confiance en Don Orione, et elles sont venues m'aider et donner leur vie pour nous aider faire de la charité et du bien. Pourquoi les traiterions-nous comme des servantes, et encore pire? Elles vivent dans une habitation et dans une cuisine humide et malsaine. Plusieurs parmi elles sont tombées malades. Elles en payeront les conséquences, peut-être, pour des ans à venir. Quelqu'un mourra peut-être en avance par cette place fermée et, certainement malsaine: pourquoi ne considérons-nous pas tout ceci? Et pourquoi n'avons- nous pas du sens de pitié, de compassion, ou mieux de gratitude et de révérence?."

« Pourtant, baissez la tête quand vous rencontrez les soeurs, puisqu'elles sont des âmes généreuses, capables de grands sacrifices pour réaliser du grand bien dans le champ de la charité. Avec elles ayez peu de mots et aucune confiance. Si elles vont à droite, vous allez à gauche; si elles vont là-haut, allez en bas. Mais ayez toujours du respect et de l'estime pour leur vertu ».

Le discours sur l'humilité était toujours un sujet récurrent.

"L'humilité est très nécessaire pour pouvoir vivre une vraie et bonne vie religieuse et pour atteindre la perfection. Entre toutes les voies pour pouvoir arriver à avoir le vrai esprit religieux et la vraie perfection, la première voie, disait toujours St. Augustin, c'est l'humilité. La seconde voie est l'humilité, la troisième voie est encore l'humilité. Et il disait encore: "Et si on me demandait cent fois quelle est la voie pour devenir saint, quel est la voie la plus brève, plus sûre, ou mieux, infallible, autant de fois je répondrais la même chose: humilité, humilité et humilité ».

"Nous avons pour but les...chiffons, les misérables. Vous n'êtes pas faites pour jouer de l'harmonium ou du piano pour métier. Vous jouerez de cela pour vous aider dans les fonctions religieuses. Vous n'êtes pas faites pour éduquer des princesses, vous êtes faites pour soigner des pauvres de Jésus Christ et vous devez vous imbiber bien de cet esprit de charité pour soigner les pauvres malades qui ne sont pas reçus ailleurs : les femmes, les vieux bougons, les enfants. Voilà votre but: faire tout ce qui est humble dans la charité du Seigneur."

En ouvrant le Petit Cottolengo, qui reste un astre pilote entre ses œuvres de charité, Don Orione voulut des sœurs bien préparées.

Après un premier groupe, en 1928, un second groupe des sœurs participa au cours d'infirmière pour obtenir le diplôme.

Le cours s'est conclu avec le plus flatteur des résultats. Don Orione en donnait la nouvelle aux clercs du Paterno pendant la *bonne nuit* du 12 janvier 1934: « *Aujourd'hui à Gênes 36 sœurs se sont présentées à l'examen d'Infirmier, et toutes furent reçues. Les plus mauvaises ont eu 28 sur 30. Plusieurs ont eu 30 avec éloge* » et il concluait à juste titre satisfait: "*Les pauvres Sœurs aussi étudiantes!*"

Le 11 octobre (1939), en parlant aux prêtres de la communauté du Paterno sur la nécessité de trouver de la providence pour l'acquisition d'une maison à destiner à la formation des Frères, il disait: "*Les religieuses m'ont donné un peu d'argent*" il continuait avec des expressions pittoresques, mais profondément senties et chargées de reconnaissance: "*vous savez comment sont les Religieuses ? qui râme d'ici et qui râme de là. Elles ont réuni quelque centaine de milliers de liras et moi je leur ai dit: Il y a le danger que le bolchevisme vous emporte tout; il vaut mieux que vous donniez tout à moi. Et elles me l'ont donné avec beaucoup de simplicité...Cela m'a fait beaucoup de plaisir. Je connais beaucoup de Communautés de sœurs, mais je vous dis que nos sœurs sont des sœurs travailleuses par excellence. Elles sont à l'oeuvre jour et nuit. S'il n'y avait pas les sœurs, il n'y aurait pas les Petits Cottolengo. Elles se contentent avec un bon mot. Je suis un peu rêche avec les sœurs et je ne demande pas autre chose : je demande qu'elles me bénissent en point de mort.*"

La petite sœur Maria Plautilla se forma à cette école.

Sur ce moule grandit en brève temps sa sainteté, jusqu'à l'héroïsme.

Par elle, on a suscité des définitions hardies comme: *l'incarnation de la Charité* et aussi *Don Orione en habit de sœur*. Ce sont des mots significatifs qui donnent le sens de l'estime et de l'appréciation qui entourait cette petite et minuscule sœur du Don Orione.

La vie de cette servante des pauvres pourra, sous certains aspects extérieurs, paraître presque le contraire de la vie de son Fondateur. Celui-ci était

en mouvement continu, en contact avec toute classe sociale, toujours cherché et consulté; par contre, sœur Plautilla est clouée entre les murs du Petit Cottolengo, elle est séparée de tous, ignorée par les gens, elle n'a pas beaucoup de culture, c'est-à-dire d'une culture plutôt basse (quatrième degré élémentaire), complètement à l'écart des grands événements de l'Église et du monde. Mais l'idéal est le même: la plénitude de la charité de Dieu qui pénètre ces deux âmes et les guide comme Il veut.

La vie de sœur Plautilla nous met en contact avec cette réalité admirable, définie le chef-d'œuvre de Don Orione, qui est son Petit Cottolengo, dont j'ai déjà parlé.

Pour celui qui s'y approche il apparaît une grande réalisation, moderne et fonctionnelle, au service des pauvres gens. Mais pour celui qui y vit pendant toute la vie entière en habit de soeur devient une réalité dure et monotone, pleine de sacrifice, parfois, héroïque et, toujours avec peu de gratifications.

Dans le langage des saints il est appelé *le terrible quotidien*.

Soeur Plautilla vit et savoure chaque jour et à chaque heure du jour cette réalité de sacrifice, d'humiliation, de patience, de service que les visiteurs, ordinairement, ne notent pas. Elle connaît bien les répugnances, les difficultés, les héroïsmes que ce service comporte et elle connaît aussi les luttes intérieures propres aux âmes comme la sienne. Ces souffrances, souvent, reflètent les agonies du Getsémani.

Les valeurs profondes de la vie religieuse, aujourd'hui mises en ombre par la recherche du visuel et de l'immédiat, émergent, peut-être, avec toute leur puissance lumineuse à travers l'humble témoignage de soeur Plautilla.

Et maintenant nous passons à elle.

Lucia Cavallo, c'est son nom de famille, naît d'une famille humble dans un petit village du Piémont, Roata Chiusani (Cuneo), le 18 novembre 1913.

Un petit nombre de maisons, des paysans qui travaillent et vivent grâce aux fruits de la terre qu'ils cultivent. Deux jours après sa naissance le 20 novembre, Lucia est baptisée à l'église paroissiale. À côté de l'église paroissiale il y a un jardin d'enfants tenu par les sœurs du Cottolengo de Turin, ils ont comme tenue, une blouse dont la façade s'est écrit: "*Charitas Christi urget nos*", *l'amour de Christ nous pousse*.

La famille de Lucia était composée par ses parents, trois frères et trois sœurs. Lucia est la troisième en ordre de temps.

La famille pratique et vit du travail agricole, selon le style de cette époque. Nombreuses familles travaillent en peine pour nourrir leurs enfants avec du pain et de la polenta.

A ce moment il n'y a pas de moyens de communication, il n'y a pas de post radio, ni de télévision, du cinéma non plus. D'habitude on reste au village pour travail des champs, tandis que les enfants emmenaient au pâturage quelques vaches ou quelques moutons. On va en ville pour une pratique

bureaucratique, pour conduire quelqu'un à l'hôpital, pour aller prêter le service militaire.

La plus part des gens sont analphabètes et les familles qui pensent à l'avenir de leurs enfants, font tout le possible pour les envoyer à l'école, au moins pour deux ou trois ans, pour apprendre à lire, écrire et apprendre à faire le compte.

Une fille de douze - treize ans, est déjà prête pour aller à faire la bonne chez les familles aisées. Elle reçoit une petite rétribution pour aider la famille et elle quitte la maison car dans ce cas diminue la bouche qui mange. Faire ce service signifie être disponible en tous les commandements de la patronne. Comme dit le psalmiste: "*comme les yeux de l'esclave à la main de sa maîtresse*"(Sm 122).

La recommandation des parents est toujours la même : *sois obéissante, portes-toi bien.*

Les familles pratiquaient une certaine morale, mais en maison d'autrui, une belle fille pouvait avoir des sollicitations à se conduire pas toujours selon la morale chrétienne.

La religion était intégrée et l'église voyait la participation des gens du village aux célébrations, presque la totalité.

Lucia partagea silencieusement le style de vie des siens. Elle se distinguait de ses petits frères pour sa pitié spéciale et sérieuse et sa tendance au silence, cependant, elle n'a pas éloigné des jeux et de la gaieté des enfants de son âge.

Elle allait paître le bétail, s'occupait de ses petits frères. « *Toujours obéissante à papa et à maman, écrit-on, elle se distinguait des filles du même âge pour pitié, humilité et esprit de sacrifice: si quelque pauvre passait chez elle, bien que pauvre elle aussi, tout de suite elle lui donnait de ce qu'elle avait à la maison. Le soir elle allait à la Paroisse pour le chapelet et la bénédiction, le dimanche elle allait au catéchisme et à la conférence du curé. Le curé, don Fiandrino, était zélé et très engagé dans la formation et dans la promotion de la vocation de ses fils. Il adressa 36 filles à la vie consacrée* ».

Lucia se retrouva dans ce contexte où l'appel du Seigneur pouvait trouver un bon terrain. Plutôt solitaire et de peu de mots, elle aimait beaucoup la lecture à laquelle se consacrait surtout le soir, lorsque les travaux étaient finis. Elle préférait la lecture de la vie des saints dont la préférée était celle de la jeune sainte vénérée dans son église paroissiale: *sainte Catherine Benso.*

Inscrite à l'action Catholique, Lucia était très zélée, assidue à toutes les réunions. Elle était une bonne catéchiste pour les enfants.

Elle acceptait et ne cachait pas l'extrême pauvreté de sa famille. À table sa famille utilisait des pauvres bols en bois fendues et réparées tant bien que mal. Elle utilisait les mêmes pour offrir quelque chose aux hôtes pauvres.

Les caractéristiques qu'elle nous a transmis sont: la gaieté et l'allégresse, la diligence à l'école, comme atteste la maîtresse *sœur Teresa.*

Quelques copines la croyaient une petite sainte.

Celui qui estimait le zèle de Lucia comme catéchiste était surtout son curé, Don Fiandrino qui a laissé en Roata un exceptionnel souvenir de charité et hâte pour les pauvres. Même dans les modesties de sa famille, la jeune fille coopérait avec lui en secourant et réconfortant les misérables.

Elle se distinguait pour la singulière modestie. Elle aimait beaucoup prier. Cependant, elle aimait aussi les compagnies et les amusements simples de cette époque-là.

"Combien de beaux éclats de rire exceptionnel nous avons fait ensemble!", rappellent encore les parents.

Un bref autographe, précieux dans sa simplicité et l'imprécision de la forme, nous dit:

"La première grâce accordée par le Seigneur fut d'être née dans un village catholique et d'une maman digne de son nom. Ma maman me manqua, malheureusement, trop tôt. Aux douze ans j'étais orpheline. La pauvre mourut, on peut dire, de nécessité et de crève-cœur, parce que papa, malade en son corps et encore plus dans l'esprit, il était cause de souffrances pour la famille: cependant, en voyant la grande charité du curé et la constance des bons gens qui se prêtaient de différentes manières, il changea sa conduite et devint un bon pratiquant à l'église.

Depuis cet instant, elle était tout contraire à faire la bonne en maison d'autrui pour gagner le pain, pour moi les graves dangers de la vie s'évanouirent jusqu'à mon seuil en Congrégation. Parmi les dangers les plus graves je voyait qu'une main m'en éloignait. Le Seigneur soit béni toujours pour tant de grâce accordée. Une fois, quand j'allais à l'école, je fus accusée, avec d'autres, d'avoir commis une faute d'une certaine gravité. Mais de ce cas, je suis innocente; je n'ai pas voulu m'excuser, ni en public, ni en privé. J'ai dit entre moi: "nous verrons au jugement final s'il est vrai." Cette victoire sur moi même m'a beaucoup servi pour renforcer la sainte vocation, que je sentais en moi depuis des années.

Cette épisode personne ne l'a jamais découvert. *Le dimanche, étant libre, les copines m'amenaient à promener avec elles. Moi, pour quelque temps, je luttais. Je ne voulais pas trahir ma conscience, mais les inclinations à l'amusement m'a emporté. Je faisais toujours le propos d'abandonner les mauvaises compagnies, mais il s'agissait de propos de... matelot. Ils duraient peu. Jusqu'à quand je fais ainsi - pensai-je finalement - je ne pourrai jamais me libérer. Il me faut une résolution de décision, puis Je la prit."*

À personne échappe la candeur de cette brève page. Nous sommes en face d'une âme qui s'ouvre avec totale sincérité, comme pourrait le faire en aveu. Tout de suite apparaît une bonté naturelle, une formation chrétienne sérieuse et la droite intention.

Quand Lucia parle de ses chutes dans le péché, il nous semble d'écouter le langage commun à beaucoup de saints: elle confirme la délicatesse de sa

conscience et exclut catégoriquement le péché grave. Plutôt nous sommes mis devant une âme particulièrement riche de grâce, choisie par Dieu. Elle devient de plus en plus consciente de sa petite responsabilité de correspondre à cela comme il faut.

Plus l'âme se rapproche à Dieu, plus elle se sent, à juste titre, pécheresse. Lucia a du être investie bientôt du Soleil divin.

PITIÉ ET SACRIFICE

Pas peu de gens de la fraction de Roata Chiusani aiment rappeler la dévotion remarquable de Lucia vers *la petite sainte* du village, la jeune Catherine Benso, dont la tombe est bien visible et indiquée par une grande pierre tombale dans l'église paroissiale du Saint Bernard.

Qui était Catherine Benso? Une petite paysanne, humble, née à Morozzo le 1^o mai 1745.

Après une enfance passée aux champs, elle se sacrifiait du travail précoce et prise d'une élévation continue vers Dieu, elle tomba malade. Sur son lit de douleur, où passa trente-huit ans, elle entendit l'inspiration de s'offrir en victime continue pour les pécheurs, tout au long des ans de martyre physique.

Lucia, admirait en Catherine surtout la pureté virginale, la soif d'expiation pour les péchés. Elle puisa, dans la prière assidue, à côté de cette tombe, la force d'imitation pour supporter les différentes douleurs de sa vie difficile.

Sa pitié vers le Sacré Cœur, patron de la paroisse, était très ardente. Comme il était aussi grande la dévotion à la Sainte Vierge. Pas loin du village il y a un Sanctuaire dédié à Marie, Mère de la Divine Providence.

Ses copines rappellent qu'elle se rendait souvent prier dans ce Sanctuaire. Les jeunes de l'Action Catholique de Roata, stimulés par leur curé, se sont mis en y allant souvent et en y faisant, tous les ans leur retraite spirituelle.

Lucia désirait participer avec ses copines à la retraite, mais on devait payer une certaine contribution. À cause de l'extrême pauvreté de sa famille, elle n'arrivait pas à payer l'argent. Ses amies, qui l'estimaient beaucoup, le soutinrent pour trouver de l'argent suffisant jusqu'au but.

Quand Lucia l'avait connu, elle était désolé d'être une pesée pour quelqu'un et, elle refusa délicatement l'offerte. Elle même tâcha d'en avoir, en allant glaner dans les champs et en faisant des petits travaux et en enlevant des heures au sommeil. Elle réussit comme ça elle à trouver le nécessaire pour participer à la retraite spirituelle désirée.

Sa pitié, dans les dessins de Dieu, devait être fortifiée à l'école de la souffrance. À l'âge de 12 ans, à la mort de sa maman, Lucia dut chercher du travail pour contribuer à l'achat du pain quotidien pour soi et pour les siens. Elle alla d'abord faire la bonne chez une famille riche de son village. Puis elle chercha du travail ailleurs pour gagner un peu plus.

Il est évident que notre fille avait beaucoup de peine et qu'elle avait souffert tant, soit pour l'éloignement de son village et de sa famille, soit pour le comportement qu'elle recevait des familles où elle travaillait.

LA VOCATION: LE QUETE DE DON ORIONE

Après tout ce qu'on a dit, c'est facile de comprendre qu'en Lucia il y avait, depuis son enfance, un terrain fertile pour la vocation. En elle trouvât écoute l'appel à quelque chose de plus haut en vue d'une consécration.

Le curé de Lucia, Mons. Bartolomeo Fiandrino, était chercheur zélé de vocations et, comme je l'ai dit, il envoya trente-six jeunes filles à la vie religieuses.

Il avait certainement deviné quelque chose de l'aspiration de sa jeune paroissienne. Il la suivait et il lui prêtait souvent des livres spirituels.

Il avait continué la même chose aussi quand Lucia était hors de son village.

Lucia nous parle du chemin de sa vocation:

"Je connaissais pas seulement une soeur; j'ai voulu aller manifester mon désir, j'ai eu une douche froide; je croyais que toutes fussent des saintes, mais par contre... Je restais un peu de temps et je m'adressais à un prêtre: il m'a dit la même réponse. Que devais-je faire?

J'ai recouru au refuge des délaissés, de la Sainte Vierge. Celle-ci me consola. Non seulement, mais, presque sûre de sa protection, je gagnais les copines. Le dimanche j'allais à église et jusqu'à l'heure d'aller à la maison je ne sortais pas de l'église. Pendant toute la semaine je jouissais d'une grande paix. La vocation missionnaire se faisait de plus en plus forte en moi. D'après les différentes occasions vinrent cimenter ma résolution.

Combien de fois je revenais dans les champs - parce que, pendant l'été j'y allais avec les patrons - en ville et je restais sans manger jusqu'à midi afin de ne pas perdre la Sainte Communion! Certaine fois j'avais peu de temps et je faisais le remerciement en bicyclette; mais malheureusement beaucoup de fois j'allais en ville en voiture et il n'était pas possible d'aller à église parce que je devais rester avec les "messieurs".

La dévotion au Sacré Coeur - continue Lucia - m'a toujours aidé selon mes besoins. Une fois je désirais aller à la S. Messe pour recevoir le SS. Sacrement, en espérant que le Sacré Cœur m'aurait ouvert la route de la vie nouvelle; c'était le premier vendredi du mois de juin et, je ne savais pas comment faire pour avoir la permission de la dame, toujours très rétive à cela; je fis tout le possible pour l'obtenir. Le Seigneur m'aida beaucoup.

Un dimanche j'allais à la maison pour quelques heures et je manifestai ma vocation au Curé. Il me mit lui aussi à l'épreuve, mais en fin il céda et m'aida. Il me demanda en quelle Congrégation je voulais aller, je lui répondis: chez les missionnaires, pour pouvoir aller en Afrique, où ma copine était aussi

allée. Il me dit: je t'envoie dans une nouvelle Congrégation, dont le fondateur est encore vivant... Certaines choses tu dois les préparer toi-même".

Grâce à la fameuse circulaire de quête des vocations, envoyée par Don Orione depuis Tortona à tous les curés italiens en date 15 août 1927, Monseigneur avait connu Don Orione et son Oeuvre.

En y voyant un signe de la volonté de Dieu, Lucia accepte de bon gré la proposition de son curé, et se met à l'oeuvre avec empressement.

Maintenant Lucia doit résoudre le problème le plus difficile parmi tout. Ce fut quand elle devait laisser la famille, car ils espéraient qu'elle ne devait plus les abandonner.

« On avait déjà fixé le jour du départ pour Tortona, je lui dis que bientôt, ou mieux dans huit jours, je serais partie. Dans cet entre temps je cherchai une personne pour me remplacer. Il se déclencha un vrai orage. J'ai du passer beaucoup de peines, mais le Seigneur m'aida toujours. Enfin, après beaucoup de péripéties, je fus libre. La famille était déjà informée. Papa était content. Le curé lui avait parlé. Il me reste que peu de jours à la maison.

Le dernier jour mon papa me dit: « Si je veux te l'interdire, je peux le faire encore ». Je lui répondis: j'attendrais mes 21 ans et après je vous quitterais.

En voyant ainsi: « Oui, me dit-il, vas-y; pour le reste de ton gain, le Seigneur nous aidera. Bouge bien ton premier pas, de façon que tu puisses devenir une vraie soeur et, si un jour tu n'es pas contente, ta maison t'accueille toujours. Prie pour moi... Et il pleura...

Avec la maîtresse, à trois heures de l'après-midi j'arrivai à Tortona. C'était le 3 novembre 1933".

À l'occasion d'une précédente visite à Cuneo, près d'une maison de charité de Don Orione, Lucia avait connu *Mère Maria Voluntas Dei*, qui se trouvait dans ladite Colonie depuis 1928 et qui, en suite, serait devenue Supérieure Générale.

C'est à elle que Lucia présenta la première demande pour être accueillie entre les Petites Soeurs Missionnaires de la Charité. En rapportant l'épisode, la Mère ajoute:

«À cause de la modestie et de l'humilité qui exhalait cette fille j'ai eu une très bonne impression."

La maison religieuse qui accueillait Lucia le 3 novembre, était la première ouverte par Don Orione, berceau de la Congrégation, dans le quartier de Saint Bernardino en Tortona. De cette maison Don Orione écrivit de manière laconique, mais justement pour cela, il était très efficace: "*Saint Bernardino est un grand crible: celui qui veut aimer Jésus en croix, qu'il vienne; celui qui veut l'aimer, mais pas en croix, qu'il ne vienne pas et... amen!.*"

Malgré son jeune âge et déjà bien formée à la dure de l'école de la Croix Lucia Cavallo trouvera en Saint Bernardino, comme par la suite, un creuset de

plus rigoureux pour sa claire vocation apte pour être crucifiée avec le Christ, son Époux. Elle ne resta pas longtemps dans cette maisonnette si significative.

"Après neuf jours, nous raconte-t-elle, je vins à Gênes. La première lutte fut celle de voir des soeurs malades dans la maison de Sainte Catherine, où je restai deux jours.

On m'avait dit qu'elles étaient tuberculeuses. Moi, j'avais beaucoup de peur de cette maladie, en pensant que si je l'attrapais; je ne pouvais plus aller missionnaire et qu'on m'aurait renvoyait à la maison. J'en essayai une douleur très grande pour cette raison.

Depuis ce jour je commençai à étudier comme infirmière; je venais faire ici la pratique, à Sainte Catherine, et puis je revenais à Marassi, où j'avais déjà été transférée. On me mit avec les malades. Alors j'essayai une lutte, mais avec beaucoup de grâce; je n'étais pas capable de faire certains travaux répugnants; mais petit à petit je m'habituai. J'eus beaucoup de preuves pendant tous les deux ans de postulante, mais le Seigneur me vint toujours en aide."

Elle voulait être "missionnaire." Nous savons que Don Orione avait déjà ouvert pour les soeurs des horizons authentiquement "missionnaires", et il continuait d'en développer dans les Amériques, en Orient et, potentiellement, en toutes les parties du monde.

Il faut dire que, pour Don Orione, le terme "mission" a une étendue plus ample du mot simplement géographique. Cependant: Don Orione appela toutes ses religieuses "*Missionnaires de la Charité* ».

En effet, dans une lettre du 1921, le Fondateur fait allusion à des plus vastes horizons missionnaires: « ... *Maintenant je vais en Amérique pour vous préparer un champ de charité plus large et plus vaste. Et il en prévoit le temps. Quand sera-t-il? "Quand les frontières de l'Italie et de l'Europe ne suffiront plus pour votre amour à Jésus et les pauvres de Jésus Christ! Et que veut-il dire être missionnaire, si non ceci: aller à évangéliser le monde avec la Foi et la Charité du Seigneur?* ».

Il y a, donc, dans ces mots de la matière abondante pour l'idéal de Lucia Cavallo. Mais Don Orione voulait spécifier davantage: « ...*Missionnaires de la Charité veut dire Missionnaires de Dieu, parce que Dieu est Charité. Cela veut dire Missionnaires de Christ, car Jésus Christ est Dieu et Il est la Charité; cela veut dire, Missionnaires, c'est-à-dire, évangélistes et servantes des Pauvres. Dans les Pauvres vous servez, vous reconfortez et vous évangélisez Jésus Christ!* ».

C'est pour cela que Sœur Plautilla réalisa pleinement son programme missionnaire au Cottolengo, dans la famille de Don Orione.

Lorsque les Soeurs du Don Orione, le 29 juin 1915, furent reconnues officiellement par l'Eglise, Lucia n'avait que deux ans car elle est née en 1913. Quand elle fit son choix, en 1933, l'Institut comptait seulement dix-huit ans. En entrant chez les Petites Soeurs Missionnaire Lucia a des titres très aptes pour en faire part: humilité et pauvreté authentiquement évangélique.

Lucia est, donc, postulante de l'humble Congrégation de Don Orione en phase initiale.

Son postulantat semble tout de suite commencer en clé de "*preuve*". À Saint Bernardino, elle s'était déjà adaptée, il ne reste que neuf jours et elle sera transférée à Sainte Catherine en Gênes, pour passer bientôt comme elle dit ; à Marassi, toujours à Gênes, dans la petite maison ouverte le 19 mars 1924, fête du Saint Joseph, à la présence du Don Orione même, du Chanoine Arturo Perduca et des premiers bienfaiteurs génois.

Aussi dans ce petit asile, Lucia resta bien peu de temps. Le 10 décembre 1933 elle est transférée à Paverano qui venait d'être ouvert huit jours avant, où elle commence tout de suite le cours d'infirmière. En deux mois elle obtienne son diplôme d'infirmière. À juste raison Lucia peut considérer comme une du Petit Cottolengo du Paverano "*à elle*".

C'est l'endroit dans lequel elle passait sa brève vie au service des créatures les plus pauvres s'adonnant jusqu'à l'héroïsme. Elle servait les *derniers* dans l'échelle sociale *du monde*: environ trois cents femmes infirmes, idiotes, épileptiques et une centaine de petites orphelines.

Le Paverano, qui aujourd'hui est le centre propulseur de la charité orioniste à Gênes, était en train de remuer ses premiers pas. Don Orione y était entré officiellement le 1^o décembre 1933, avec l'aide de l'éminente bienfaitrice Angela Solari Queirolo.

Paverano était déjà en oeuvre du prof. Domenico Isola, directeur sanitaire. Il s'offrit à Don Orione pour rester, durant toute sa vie, comme un ami fidèle. Il guidait lui-même le cours de qualification d'infirmiers. Il avait connu très bien soeur Plautilla qui lui a laissé cette mémoire précieuse, datée le 14 décembre 1947: "*Soeur Plautilla vint au Paverano étant encore postulante et tout de suite se distingua pour sa grande bonté, pour la douceur du caractère, pour la mansuétude, pour le zèle avec lequel elle assumait ses tâches, pour la pitié exemplaire qu'elle montrait vers nos hospitalisée, pour la perspicacité intelligente avec laquelle suivait les malades dans leurs manifestations morbides, pour la rapidité avec laquelle pourvoyait en toutes les éventualités, par le bon sens qui la guidait dans l'accomplissement de son devoir... Puis elle passa à Tortona pour le noviciat.*"

Celui qui parle est un spécialiste en psychologie et comme directeur sanitaire était très exigeant aussi avec les Soeurs.

Quelques témoignages de ses consoeurs:

"Elle était une jeune de taille moyenne, robuste, avec deux yeux noirs qui réfléchissaient la pureté et la bonté de son coeur sensible et délicat, plein de bonne volonté pour continuer dans la voie où le Seigneur l'avait appelée."

"Dans les veillées de la nuit elle avait du bon sens, de l'équilibre. Elle était ouverte et austère en même temps: le nécessaire oui, le superflu, non ».

"À Sainte Catherine, Via Bartolomeo Bosco, à Gênes je me suis rencontrée avec Soeur Plautilla. En l'enlaçant affectueusement, elle m'exprimait

son bonheur d'être une Soeur de la même Oeuvre de Don Orione. Nous étions si heureuses tous les deux. Quand j'allais au Paverano, ma visite préférée était pour elle. Je voyais qu'elle soignait avec beaucoup d'amour les pauvres malades, même s'ils étaient pleines de plaies. « Mais comment fais-tu?, lui disais-je... Elle me répondait: - Oh, je le fais très volontiers. Dans leurs membres je vois Jésus et, il me donne de la force! ».

« Elle était toujours une vraie copine, une amie qui vivait avec gaieté la vie communautaire, prête à oublier soi-même pour donner du soulagement aux autres. Elle savait donner des bons conseils et attirer vers le bien, sans beaucoup de mots, mais avec un bon exemple. Elle avait une docilité admirable. Elle reconfortait les supérieurs, soit par sa vie religieuse, soit par sa disponibilité à accepter tout ce qui se passe avec sérénité.

Dans l'assistance aux malades elle fut non seulement une sœur, mais aussi une maman; elle prévenait leur nécessité et elle se sacrifiait jusqu'à l'héroïsme. Elle vivait d'humilité, de la charité, de la patience et de la disponibilité avec tant de simplicité qui rendait sa compagnie agréable en tout".

Elle était entrée en Congrégation avec des problèmes cardiaques; puis le mal s'est aggravé, peut-être, car elle se donnait trop dans son travail ».

"Je rappelle toujours avec émotion son sourire habituel qui inondait de joie son beau visage. C'étaient les premiers ans héroïques. Depuis le 1^o décembre 1933, année de notre entrée au Paverano, nous étions pleines de vie et bien disposées à affronter des privations graves pour la situation dans laquelle se trouvait la maison. Les infirmières qui étaient déjà sur place et qui devaient quitter l'Institut semaient de la zizanie dans les hôtessees qui, en nous voyant, plutôt de se réjouir pour notre présence, restèrent très mal. À nous toutes, il nous fallait beaucoup de patience pour les convaincre parce que nous étions venues pour faire du bien aux hospitalisées et pas pour faire nos intérêts. On sait que les laïques tendent à discréditer l'œuvre des soeurs et ainsi dans cette situation triste notre travail était plus fatigant, mais la situation changea très tôt et tous s'unirent avec nous.

Nous étions toutes unies durant les pauses nous aimions raconter des histoires drôles. On racontait les gens de Cuneo, comme par exemple les carabinieri. Et même si Lucia était de la province de Cuneo, nous les laissait dire et, plutôt que se vexer, elle riait de goût avec nous."

"Voici un souvenir que j'ai toujours à l'esprit: le 2 novembre de l'année 1934 les indulgences étaient applicables seulement aux morts. On pouvait les gagner en sortant et en entrant aussi dans notre chapelle. Eh bien, après avoir demandé la permission à la supérieure, Soeur Maria Innocenza, nous obtînmes de rester jusqu'à minuit. Nous commençâmes ainsi notre prière après les prières du soir et toutes les deux nous restâmes unies et, en allant nous coucher, nous nous sentîmes heureuses d'avoir apporté aux chers défunts un peu de soulagement."

Soeur Maria Lucilla, déjà missionnaire en Amérique, rapporte, à son retour, l'immédiate impression favorable qu'elle avait eu de Soeur Plautilla depuis qu'elle était postulante:

"Soeur Maria Lucilla, a connu la postulante Lucia Cavallo, en 1933 au Petit Cottolengo de Paverano où elle venait d'entrée en Congrégation. Tout de suite elle m'avait donné une très bonne impression. Elle donnait son regard doux, joyeux et simple à tous ceux qu'elle rencontrait. La communauté était nombreuse avec un bon groupe de probande et Lucia était aimée de nous toutes. Toutes les malades l'attendaient dans les pavillons.

Plusieurs fois elle venait me remplacer dans le pavillon des malades chroniques. Quand je voyais Lucia, je me consolais parce que les malades restaient en bonnes mains. Pendant la nuit, quand les malades étaient tranquilles, elle me disait qu'elle était très contente de se trouver avec ces malades. Elle les aimait tous. Je la voyait toujours heureuse et contente. Elle se sacrifiait beaucoup; je ne l'ai jamais entendue se plaindre par trop du travail et de la fatigue."

NOVICE FERVENTE ET INDUSTRIEUSE

Au Paverano, Lucia se révéla une postulante exceptionnelle, depuis les témoignages reconnaissent en elle, à l'unanimité, une vertu expérimentée et notable. Ainsi elle devient une stimulation pour les consœurs et même pour les anciennes.

Inconsciemment Lucia est un vrai apôtre et des copines doivent, en partie, à sa présence la persévérance dans la vie religieuse. Pourtant, elle nous a fait connaître ses difficultés, ses répugnances, les efforts qu'elle a dû faire pour les dépasser.

"En 1934, nous dit Lucia, je fis les Exercices Spirituels le 15 août chez les Sacramentines, prêché par Don Ferretti et Don Fiori, nos prêtres". Don Orione, en train de partir pour l'Amérique, avait adressé à ses religieuses, le jour de l'ouverture, un mot d'exhortation:

"Vous êtes les premières, les fondatrices de votre Famille Religieuse. Il vous revient, donc, d'être des religieuses saintes, pour que celles qui viendront après puissent, à votre exemple, aspirer à devenir, à leur tour, des saintes religieuses. L'expérience nous enseigne que les enfants, une fois adultes, jugent leurs parents, les élèves leurs maîtres, ceux qui veulent devenir des religieux observent leurs supérieurs... Réfléchissez sur l'obligation que vous devez édifier, en étant les premières, les jeunes filles qui, appelées par Dieu et accompagnées ici par la Divine Providence, viendront grossir vos file et perpétuer la Congrégation."

Lucia sortit de ce cours très enthousiaste.

"En 1935, continue Lucia, j'ai fait les Exercices dans le même endroit de l'an précédent, prêché par Don Granara, curé génois. Le 7 Dans de l'année

même en décembre, je suis entrée au Noviciat." Le prêcheur était un saint et un ami connu de la Congrégation, Mons. Angelo Granara, Archiprêtre de la Cathédrale de Saint Lorenzo en Gênes. Il était très estimé par Don Orione et Don Sterpi. Il fut confesseur de nos communautés génoises. Sa prédication avait une onction qu'on disait *bénédictine*.

Il était fidèle à la Sainte Vierge et, dès qu'il voyait dans une âme des bonnes dispositions, il inculquait la pratique de la spiritualité mariane du Saint Grignon de Montfort, si bien expliquée dans le "*Traité de la vraie dévotion*" et dans le "*Secret de Marie*." La remarquable dévotion de Lucia vers la Vierge eut une forte poussée par les mots de Mons. Granara et des rencontres privées avec lui.

Après quelque mois, elle était envoyée au Noviciat qui durait deux ans. Le premier s'accomplissait dans la maison de Noviciat en Tortona, le second en travaillant dans un institut de charité en exerçant dans la charité caractéristique des Petites Soeurs Missionnaires.

La Maison du Saint Bernardino est officiellement consacrée au Sacré Coeur. Le Fondateur même en a donné la raison le 25 juin 1939:

"Le Sacré Coeur apparut sur l'arc qu'il y a à l'entrée... Tout resplendissant il apparut et autour il y avait ces mots: "D'ici partira ma miséricorde et ma gloire."

Maîtresse des Novices de cette année-là, était Soeur Maria Candida Bruno, génoise, personnalité remarquable à l'origine de la Congrégation. Humainement elle était très douée, cultivée et de profonde vie intérieure. Elle avait eu plusieurs fonctions de responsabilité. Elle fut aussi secrétaire générale.

La Mère Générale de cette époque, Mère Maria Paziienza, désignée pour ce service par Don Orione même, elle était très présente au Noviciat.

Entre les prêtres orionistes, résidents à Tortona, qui accompagnaient spirituellement les novices, il faut rappeler de manière spéciale le Chanoine Arturo Perduca, défini "*Bourgeon du clergé tortonois*". C'était celui qui soignait avec zèle paternel les jeunes candidates. Chaque jour il allait chez les soeurs à célébrer la Messe et il leur adressait une pensée spirituelle. Souvent le vénéré Serviteur de Dieu Don Sterpi s'y rendait aussi, surtout dans les longues périodes d'absence de Don Orione,.

La vie du Noviciat, est sans doute plus ordonnée et tranquille que celle du Paverano qui était entourée du grand travail et du sacrifice. "*Le noviciat - disait Don Orione - est une preuve, une école de vertus religieuses, est une forge sainte où chacun doit forger soi-même selon l'Évangile et l'esprit spécifique de la Congrégation.*"

Lucia commence son Noviciat la veille de la fête de l'Immaculée. Elle continue cette année particulière sous la pure lumière de l'Immaculée. Bientôt elle a trouvé une grande consolation, ses "*note*" nous informe:

"Le 24 décembre, la nuit de Noël, j'ai pris l'habit religieux par les mains de Don Sterpi."

Pour la signification de l'habillement dans la vie d'une religieuse, quand Don Orione était en Amérique, la personne la plus indiquée et aussi la plus désirée, pour telle cérémonie, ne pouvait être que Don Sterpi.

Avec l'habillement on recevait en même temps le nouveau nom. Parfois les novices exposaient leurs désirs, mais le dernier mot était laissé au Chanoine Perduca qui donnait souvent les noms suggérés par le même Don Orione. La nuit de Noël 1935, Lucia Cavallo devint Soeur Maria Plautilla. Elle prit le nom d'une sainte Romaine dont le Martyrologe fait mémoire le jour 20 mai.

Soeur Plautilla exerça presque tous les services et toujours avec la même diligence. Elle n'eut jamais, par contre, la tâche de sacristaine, même si Soeur Plautilla, secrètement, le désirait beaucoup, pour sa délicatesse et pour rester près des choses de Dieu. Mais, par la suite, elle aura la possibilité de l'exercer de façon superlative, au Paverano.

Sa copine, soeur Giulia, raconte: "*Le service qui m'avait été confié était la teinturerie. Un travail dur pour moi, à affronter du matin au soir. Non seulement, mais je craignais aussi que ce ne fût pas un travail qui donnât de la gloire à Dieu comme tout ce qui exerçait par les consœurs à l'hôpital. Plusieurs fois dans le jour j'étais tentée de laisser l'Institut, parce que je craignais de n'avoir pas la... force pour résister.*

Heureusement, pour ce service, je fus accueillie par Soeur Maria Plautilla et depuis ce jour le travail dur de la teinturerie devint pour moi plus facile à affronter, en voyant son comportement humble et amoureux, son incitation à offrir au Seigneur chaque moment de la journée. Tout cela, plus la certitude que cet humble travail assumerait une grande valeur aux yeux de Dieu, me donnait du grand courage et le désir de me sacrifier de plus en plus.

Au cours de ma vie religieuse, quand je fus destinée ailleurs, le souvenir de Soeur Maria Plautilla est toujours resté vif en moi comme le souvenir d'une âme amoureuse de Dieu à qui chacun voudrait tendre la main pour puiser force d'amour, le courage de vivre jour après jour comme une vraie religieuse".

AU PAVERANO DE GÈNES: VERS LA LUMIÈRE

" Le 15 août 1936, j'ai fait les Saints Exercices prêché par Don Gaspari, Curé de la Paroisse. Le 15 décembre je suis sortie du Noviciat et je suis revenue à Gênes."

Elle donc revint à son Paverano. Sauf rares et brefs de contractes de cette maison, elle ne partira que pour le Ciel. Selon les Règles, elle ne portait pas encore la croix à la poitrine. Cela lui sera donnée le jour de la Profession, comme don nuptial.

Sa vie de novice "*active*" et celle de religieuse professée bientôt au Paverano, offrira la possibilité de connaître plus profondément sa vertu et de mieux suivre son chemin vers la perfection.

La vertu sera mise à l'épreuve non seulement par ces circonstances dont l'action divine se sert et établit pour ciseler les âmes, mais par le déclin de sa santé de jour en jour plus évident.

Elle ne saura pas se ménager, restera toujours sur la brèche de la charité et, fidèle au mandat de Don Orione, mourra, pour ainsi dire, debout.

Les "*petites notes*", dans le style télégraphique habituel de Soeur Plautilla, nous informent encore: "*L'année 1937: j'ai fait les Exercices le 15 août... Le 7 décembre je suis rentrée au Noviciat et le jour de l'Immaculée, 8 décembre, j'ai fait les Saints Votes dans les mains de Don Orione, dans la chapelle de la Maison Mère.*"

Don Orione était en Amérique du Sud, depuis septembre 1934. Ce fut une grâce pour elle de recevoir l'habit religieux par les mains de Don Sterpi, et d'émettre ses saints Voeux dans les mains de Don Orione qui venait d'arriver.

« *Elle fut assignée, rappelle le prof. Isola, comme tête de salle au pavillon infirmerie en enrichissant de suave douceur l'assistance technique qu'elle prêtait avec diligence et précision exemplaire. Scrupuleuse dans l'exécution des prescriptions curatives, dont elle respectait chaque moindre particularité, était autant capable d'initiatives sages devant les éventualités soudaines.*"

Elle pourvoyait personnellement à la propreté intime de chaque malade. Elle répétait plusieurs fois par jour ce lourd travail avec celles qui, pour incapacité physique ou pour déclin mental, étaient inaptes.

S'il arrivait quelque chose à l'imprévu, elle savait distinguer les cas dans lesquels il fallait l'intervention du sanitaire ou du prêtre. Il n'arrivait jamais d'en invoquer la présence où elle était superflue, ou de tarder à la solliciter lorsque cela était nécessaire.

Elle avait obtenu d'avoir un petit autel dans le couloir et tous les dimanches on y célébrait la Sainte Messe. Dans ce cas elle se montrait un sacristaine incomparable: l'autel était toujours propre, resplendissant, ordonné, complet.

Avant la Messe elle disposait toutes les patientes en les préparant à recevoir dignement le Sacrement Eucharistique.

Beaucoup de patientes hospitalisés dans d'autres salles, allaient à la Messe dans le couloir de Soeur Plautilla et dans ce cas elle était heureuse que la salle fût presque transformée en temple.

Le témoignage du Prof. Isola est éloquent et devient précieux pour les derniers reliefs concernant la pitié intérieure et extérieure de Soeur Maria Plautilla.

Nous remarquons que celui qui parle est un laïque, même s'il s'agit d'un chrétien excellent. Pour cela on peut dire que les observations font honneur à tous les deux : au rapporteur et à la Soeur.

"Quand, à l'aube, la Soeur a eu la charge, donnait le signe du lever avec le traditionnel "Benedicamus Domino", des consoeurs l'entendirent souvent murmurer à la demi voix: "Me voici, Jésus, je suis là!"."

Le silence exigé par la Règle était généralement observé. Dans les couloirs je ne la vis jamais parler. S'il lui arrivait pour nécessité, d'être obligée de parler, elle ne prononçait que les mots étroitement nécessaires. Pendant le silence "rigoureux", seulement la charité vers les malades ou un juste motif réussissait à lui faire desserrer les lèvres.

Elle donnait du courage. Combien de fois, la pauvre, souffrait physiquement et moralement, mais elle l'en caché toujours aux yeux des autres. Si quelqu'un s'en apercevait, elle répondait: "C'est la volonté du Seigneur qui permet tout pour notre grand bien et pour nous faire comprendre notre misère. Ainsi, nous ne pouvons pas vivre pour nous seules, nous courons le plus tôt possible à Ses pieds."

La vie extérieure de Soeur Maria Plautilla s'identifie avec la vie de l'Institut où elle déroule son précieux service et l'édifie avec ses vertus.

Le Paverano, centre de tout le complexe du *Petit Cottolengo* de Don Orione en Gênes, étendait de plus en plus ses pavillons à Quarto Castagna, en 1933, à Molassana (1939), à Camaldoli (1940) etc. Alors il y avait 500 malades physiques et psychiques, plus un groupe de petites orphelines. Dans les pavillons féminins, où évidemment, le grand travail matériel était confié à les Soeurs tandis que les prêtres revenait de leur travail administratif et pastoral.

Alors Les religieuses étaient une trentaines. La supérieure dans cet année était Soeur Maria Innocenza, très appréciée par le Prof: Isola et par Don Orione.

Soeur Maria Plautilla en parle toujours avec vénération, même si Dieu permit des incompréhensions entre les deux grandes âmes. On trouve des traces dans des témoignages des consœurs qui jugèrent la Supérieure plutôt "dure" vis-à-vis de Soeur Maria Plautilla. Mais, cette dernière, selon sa ligne constante de conduite, ne laissa jamais transparaître le moindre signe de désappointement.

La vie de notre Sœur, dans cette décennie passée presque entièrement au Paverano, se présente comme une vie normale, sans rien d'exceptionnel.

Concernant ces ans, nous avons encore les brèves "notes" laissées par Soeur Maria Plautilla: "*Le 15 août (l'an n'est pas indiqué, mais c'était en 1947), j'ai reçu l'huile Sainte et la Bénédiction Apostolique transmise par Don Sciaccaluga. Le 15 a fait les Vœux perpétuels dans les mains de Don Nicco.*"

Ainsi, avec l'offerte définitive et complète de soi à son Dieu, termine son écriture. Une autre main - comme le révèle clairement la différente calligraphie - ajoute: "*Le 5 octobre, fête de la Sainte Vierge du saint rosire: reçut le Viatique à 8 heures. Vers 10 h du même jour, assistée par trois prêtres, de toutes les Soeurs et quelques hospitalisées elle monta au Ciel en cessant de souffrir*".

"Modeste, illettrée, laconique en parlant et silencieuse, Soeur Maria Plautilla est passée entre nous avec la pointe des pieds.

Si elle avait écrit, si elle avait parlé, ou si elle avait occupé des charges plus évidentes, elle aurait été moins...parfumée son silence est son éloquence, sa petitesse sa grandeur. Elle avait reçu de Dieu une mission typique. Comme le Christ elle l'a accomplie jusqu'au "*Consummatum est-la consommation totale*".

« *Non loquendo, sed moriendo Christum testati sunt-pas en parlant, mais en mourant témoignant le Christ* » chantait Sedulio des Saints Innocents. Soeur Maria Plautilla a témoigné le Christ en cette manière, en mourant surtout à soi-même, selon un leitmotiv répété continuellement par Don Orione dans ses écritures.

Ce sceau, le plus sûr des préférés de Dieu, a comme caractère d'une note fondamentale qui donne forme, pour ainsi dire, à la mélodie d'une vie. Le petit cahier le plus complet de Soeur Maria Plautilla commence par une liste de "*Quelques souvenirs à lire.*"

Nous les reportons entièrement dans leur brièveté:

1. Même si le coeur saigne, restez gaie, ne pas faire peser la tristesse sur les autres.
2. Confiez toujours dans le Seigneur. Jamais avoir peur. Lui, il est un Père, pas un tyran.
3. Gardez nettoyée l'âme qui est l'habitation de Jésus. Se confesser bien.
4. Ses propres souffrances il faut les confier seulement à Jésus, jamais aux créatures, en ce cas, elles reviendraient à notre malheur.
5. Demeurez bien unies au Seigneur. On va n'importe où, il y a Jésus.
6. Au milieu de commérages restez très calme; tâchez tout pour le Seigneur car, les gens disent n'importe quoi. Lui seul est le Juge.
7. Avant de prendre une résolution réfléchissez bien et en même temps demandez conseil. Jamais agir avec précipitation. Parfois nous croyons de nous libérer d'une croix, mais, par contre, nous en formons une autre plus lourde.
8. En toutes les choses qui n'ont pas d'intérêt, il ne faut pas s'occuper; faire les choses avec conscience, devant le Seigneur.
9. Agissez de façon que tous les jours on puisse faire le S. Communion.
10. Le sacrifice plus coûteux, a plus de mérite.

Dans ces intentions resplendissent : étude de perfection, pureté d'intention, recherche de Dieu. Mais il est juste de souligner, spécialement concernant le premier point, que les vertus de la Sœur, apparemment si spontanées, lui coûte très cher. Le coeur fallut saigner vraiment. Dieu n'offre pas un chemin facile à ses élus.

Soeur Maria Plautilla a vécu à peine une décennie en Congrégation. Elle ne recouvrit pas des postes de responsabilité, elle ne connut que peu de maisons de son Institut. Pourtant la nouvelle de son départ suscita un regret immédiat et diffus, avec une élevée sincérité de sentiments en beaucoup de consoeurs et gens étrangers.

"Je la visitai dans ses derniers jours - écrit Mère Maria Voluntas Dei, déjà Supérieure générale -. Elle me parla avec fatigue et je me souviens qu'elle me dit: "Si celle-ci est mon heure, c'est l'appel du Seigneur, que soit faite Sa volonté."

Et il fut vraiment ainsi.

Après cinq jours, à la fin des Exercices spirituels, Mr. le Chanoine a donné la nouvelle: « *elle est allée au Ciel, car c'était vraiment une belle âme! Et tout de suite j'ai pensé aux mots qu'elle m'avait dit: elle était prête à faire la volonté du Seigneur!* »

On croit que le coup final à sa santé fragile a été donné par le fait d'avoir vu une malade handicapée se penchant du balcon de manière dangereuse, et elle avait accouru l'arracher de la chute qu'aurait été catastrophique. La pauvre femme fut sauvée, mais pour soeur Plautilla, déjà gravement malade fut un coup au coeur.

Peu après, désormais épuisée, elle laissa son couloir dans le regret général. Toutes les malades lui étaient attachées comme à leur bonne soeur.

Pendant le long et pénible calvaire qui l'avait tourmentée, elle n'eut pas des plaintes. Elle édifia tout le monde pour son abandon en Dieu et pour son ardent désir du Ciel.

Très mortifiée, quand la soif l'usait pendant la nuit, elle ne demandait rien pour ne pas déranger les consoeurs.

Elle s'éteignit pieusement le 5 octobre, en laissant un vide incalculable entre les malades. Parmi les consoeurs elle laissa le souvenir lumineux d'une vie vécue en charité héroïque, avec la joie suave des âmes privilégiées.

Les consoeurs, dans l'image souvenir, en fixèrent la personnalité spirituelle avec ces expressions simples:

"Humble, sereine, pieuse, elle édifia par l'observance scrupuleuse de la vie religieuse, le dévouement généreux dans l'assistance aux malades de l'Institut Paverano. Elle laissa du regret répandu en combien la connurent car elle a été un exemple lumineux de vertus illustres pour ses consoeurs."

Mais il y a un témoignage singulier de tout ce que je viens de citer, la douleur profonde des familiers et leur vénération pour la morte. Il s'agit d'une lettre envoyée en date 30 novembre 1947, c'est-à-dire à la distance d'un mois de sa pieuse mort, à Don *Cesaro Albino*, aumônier du Paverano, par le frère de Soeur Maria Plautilla, Giuseppe Cavallo. Alors lui aussi était novice de Don Orione, à Villa Moffa de Bra, et par la suite religieux Frère. Il avoue d'avoir été poussé faire ce pas par l'exemple de sa soeur pour laquelle il nourrissait de la grande vénération. Il l'estimait une petite sainte. Voilà, donc, ce qu'il écrivait :

"Rev. Don Cesaro, ce matin j'ai reçu la carte postale que vous m'avez envoyée. Je ne suis pas capable de vous remercier comme il faut, mais le Seigneur vous récompensera de tout ce que vous ferez pour ma soeur. Quand j'ai reçu cette carte postale, mon coeur s'est ouvert et j'ai pensé entre moi: regarde-moi quelle grâce m'a fait le Seigneur!..."

Je rappelle bien que quand Lucia était petite et la pauvre maman n'était pas à la maison, sa pensée était toujours celle d'enseigner à prier à nous tous. Elle savait nous prendre avec des belles manières et nous l'écoutions tous. Elle, pour moi, a été ma maman, quand j'avais six ans. Par la suite elle nous écrivait

toujours des lettres et nous en ayons les larmes aux yeux; je ne sais pas où elle allait prendre ces nombreux beaux mots...

Quand mon père était vers la fin des ses jours, nous avons pleuré tous et elle nous consolait. Notre papa ne parlait plus depuis trois jours environ, mais quand il la vit, il parla de nouveau... il fut consolé pour sa présence et il montra un sourire.

Elle lui donna le Crucifix pour qu'il l'embrasse. Elle nous aidait à comprendre ce que nous sommes en nous disant: « regardez ce que nous sommes en fin ! D'abord la jeunesse et après une tribulation dans le lit, et on devient beaucoup de... terre ! Il faut être toujours prêts à mourir ».

Une fois je suis allé la voir et elle me disait: je suis la plus chanceuse de toute la famille, je ne sais pas comment fait-il le Seigneur de m'avoir fait cette grande grâce que je ne mérite pas ...Je ne sais pas ce que je ferais pour avoir un frère religieux et quel bonheur serait-il pour moi... Peu après le Seigneur m'a appelé... Ce sont ses prières qui ont été exaucées.

La dernière fois durant notre rencontre elle m'a dit: « Courage, quand je meurs, alors je commence à vivre... Quand je serai au paradis, je prierai pour toi pour que le Seigneur t'aide à faire un bon noviciat et que tu deviendras un bon Frère. Quand je l'ai saluée pour partir, elle a fixé ses yeux sur moi. Il me semblait qu'elle voulait me dire: « c'est la dernière fois... Je ne te verrai plus. Salut ! Fais toujours ton devoir et tu verras que tu seras content. Vraiment, je ne l'ai plus vue après! »

Soeur Maria Plautilla a réalisé le dessin du Père Fondateur: mourir debout, mourir en suivant Jésus Crucifié et crucifié avec Lui. Elle laisse une piste tracée vers le sentier de la sainteté. Deo gratias – à Dieu merci!

(Traduit de l'Italien par le P. Raffaele Boi fdp)